Document généré le 23 avr. 2024 08:28

Jeu
Revue de théâtre

« Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes »

Pierre Popovic

Numéro 53, 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26748ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1989). Compte rendu de [« Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes »]. *Jeu*, (53), 129–131.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

dans le texte. Le décor est donc vide d'objets, comme les paroles. Au fond, une porte, qu'on ouvre avec crainte, qu'on ferme le plus souvent avec violence ou à la hâte, laisse passer les bruits et les lumières du dehors, éléments à la fois de séduction et de crainte. Les personnages vivent à travers ces boîtes qui les encombrent, dans des costumes empruntés aux dessins du dix-neuvième siècle mais sans ostentation : costume safari ou plutôt de colon impérial pour Hector, fuseau avec boa pour Margot, costume marin pour Sophie, effet daguerréotype avec collet monté et cravate mince pour le grand-père (l'effet est accentué par certains jaunes de l'éclairage, quoique j'aurais préféré qu'on force la note un peu plus), drap et turban pour Eulalie qui joue les malades, moustache huilée et complet de voyage pour Albert.

L'«historicisation» de la pièce de Languirand passe par l'établissement d'une distance encore plus grande que ses trente ans, dans la représentation même. La direction d'acteurs ajoutait à ces costumes un jeu distancié et froid, sauf en ce qui concerne le personnage de Sophie. Le soir de la première, les comédiens et les comédiennes (Michelle Rossignol particulièrement) n'étaient pas tous dans le même ton, mais il semble que cette distorsion ait été corrigée par la suite.

On aura sans doute compris que j'aime cette pièce étrange, dont l'écriture me fascine avec ses faux airs de drame bourgeois, faux jusqu'à la caricature, avec ses mauvais jeux de mots sans cesse relevés et critiqués par Margot, la femme d'Hector, qu'interprétait merveilleusement Andrée Lachapelle, avec juste assez d'humour et de distance pour éviter de présenter le personnage de femme délaissée ou déçue classique de la dramaturgie de la fin du dix-neuvième siècle, dans le style de Feydeau, qui sert ici de trame ou d'infratexte à la pièce de Languirand. Non que la pièce de Languirand ressemble de quelque manière à ces vaudevilles devenus à peu près imbuvables : chaque fois que le texte frôle l'imitation, une pirouette verbale le déplace. Évidemment, le danger de tomber dans le cabotinage est grand, et la production du Théâtre d'Aujourd'hui ne l'évite pas toujours. Mais de cette manière tout de même, la pièce parle constamment d'elle-même, de son écriture propre, tout en triomphant chaque fois de nos attentes et des lieux communs de nos habitudes théâtrales. Pour cette raison, il aurait fallu voir plusieurs productions différentes pour évaluer la qualité réelle de celle-ci.

lucie robert

«jocelyne trudelle trouvée morte dans ses larmes»

Texte et mise en scène de Marie Laberge. Assistance et régie : Francine Émond; décor : Monique Dion; éclairages : Luc Prairie; musique : Vincent Beaulne. Avec Micheline Bernard (Carole Prévost), Gary Boudreault (Richard-Ric), Michel Daigle (Georges Trudelle), Maryse Gagné (l'infirmière de jour), Michel Hinton (le pianiste), Louise Laprade (Mme Trudelle), Christiane Pasquier (l'infirmière de nuit) et Linda Sorgini (Jocelyne Trudelle). Production du Théâtre de la Manufacture, présentée au Restaurant-Théâtre la Licorne du 28 septembre au 29 octobre 1989.

entre dénonciation et pathos

Dans l'imaginaire moderne, l'hôpital incarne un espace ambivalent où la douleur et le soulagement, la tendresse et la haine, le soin et l'abandon cohabitent sans trêve, exactement comme au dehors mais sous des formes que la souffrance exacerbe. Les couloirs, les attentes, l'haleine des murs, les veilles composent un horizon sur lequel vient s'échouer, avec toute sa froide rigueur statistique, l'empire du fait divers quotidien. C'est sur ce seuil d'entre la vie et la mort, là où, sous la pression des urgences, les passions et les sentiments nobles ou non se découvrent, où la frontière entre la pudeur et l'impudeur s'effondre, que Marie Laberge a choisi de situer l'action de *Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes*, drame singulier mais posé comme représentatif d'une jeunesse abandonnée, livrée à la solitude urbaine, brisant sa quête d'absolu au contact d'un monde qui n'en a et n'en sait que faire.

Or donc, l'héroïne va mal. Elle se trouve dans cette chambre d'hôpital, derrière ces fausses vitres cassées du décor, entrée dans le coma après s'être tiré une balle de fusil dans la bouche. Une jeune infirmière dynamique (Maryse Gagné,

qui l'est aussi), persuadée que «la vie vaut d'être vécue» bien qu'elle soit un chemin de larmes, la garde et tente de convaincre les visiteurs qu'il faut lui parler, qu'elle entende ou non, afin de la retenir à la vie. Le problème est que les visiteurs en question ont oublié les mots affectifs, que leur langage a perdu la faculté d'exprimer quelque émotion que ce soit. L'absence de communication et d'amour, qui a mené Jocelyne au suicide, se prolonge de la sorte aux abords de sa dernière chambre, dans laquelle personne, en définitive, n'ose réellement entrer. Quatre personnages viennent lui rendre visite : la mère, craintive d'un mari qui se «choque» ou va le faire, tellement habituée à étouffer les mots dans sa gorge, tellement marquée par le régime de terreur conjugale, que le seul geste qu'elle puisse faire est d'attendre et attendre et attendre encore, comme elle le fait depuis si longtemps; l'affreux gros méchant père, machiste, sexiste, hypocrite, gueulard, vulgaire, violent, brute, et ainsi de suite jusqu'à la caricature, essentiellement préoccupé du on-dit, tenant à ce qu'on parle d'accident et non de suicide parce qu'«il n'y a jamais eu de suicide chez les Trudelle»; Richard, dit «Ric», un copain, qui a passé une nuit avec Jocelyne, nuit au cours de laquelle ils se sont véritablement parlé, nuit qu'ils ont passée sans faire l'amour (même que Ric préférerait, soucieux de sa réputation, que cela ne se sache pas), nuit dont l'émotion l'a surpris mais à laquelle, au désespoir probable de Jocelyne, il n'a pas donné suite; Carole, qui ne «le prend pas» que son amie ne lui ait pas téléphoné avant d'essayer de se tuer, Carole imprégnée du même mal d'aimer et de vivre, qui lutte pour continuer à vivre. Ric parvient à adresser quelques mots à la mourante, maladroitement, encombré par l'image qu'il se fait de lui. Carole, enfin, après un long combat intérieur, trouve les mots qu'il aurait fallu dire, mais trop tard : Jocelyne a décidé de passer de l'autre côté, de se jeter dans les bras du seul absolu qui lui reste, la Mort, devenue belle comme une musique, métaphorisée par «un pianiste» (Michel Hinton, aussi impassible que le rôle l'exige). Ces quatre personnages ont chacun leur manière de (se) donner le change, d'esquiver, de fuir l'affrontement de la réalité. La pièce aborde par ce biais une question délicate, celle de la responsabilité sociale, ne lui apportant cependant qu'une réponse convenue: tout le monde est coupable, et chacun s'arrange pour se convaincre qu'il ne l'est pas.

Au centre, Linda Sorgini dans le rôle de Jocelyne Trudelle. Photo : Michel Dubreuil.

Dans un texte de présentation, Marie Laberge affirme que cette pièce, écrite il y a neuf ans, marque «une sorte de date dans (son) écriture», le moment où elle n'aurait plus eu «peur d'aller au fond du tragique, à la moëlle même de la douleur». Effectivement, il aurait été difficile d'aller plus «au fond». La description des plaies cruentées produites par la réification des relations humaines est cependant contrebalancée par une touche onirique puisque Jocelyne Trudelle apparaît tout au long du spectacle, allant d'un visiteur à l'autre, ponctuant leurs reparties d'une étreinte, d'un geste ou d'un regard. Ce procédé, aussi artificiel que les apparitions de

spectres dans le romantisme de boulevard, engendre une oscillation entre une sorte de vérisme verbal et une dimension plus poétique (renforcée par une mise en scène épurée, économe et d'effets et de moyens). Cette alternance aurait pu créer une tension intéressante dans un texte linéaire qui devient très vite éminemment prévisible (jusqu'à l'ultime moment où le spectateur apprend en voix off que Carole, après la mort de son amie, a été retrouvée morte elle aussi). Tel n'est malheureusement pas le cas. Au lieu d'un contrepoint énergique, les promenades de Jocelyne deviennent à la longue une sorte de renchérissement pénible. Linda Sorgini (Jocelyne) a d'ailleurs bien du mérite de promener les yeux vides de son personnage durant plus de deux heures, sans montrer qu'elle s'ennuie. Jocelyne, de surcroît, chante, ce qui n'aurait rien de blâmable si les textes des chansons n'étaient lestés de clichés que Lamartine lui-même aurait trouvés melliflues (que dire de cet instant où elle braille à tue-tête que la voix vient à lui manquer?). Cette fadeur rejaillit sur l'ensemble de la pièce qui sombre dès lors parfois dans un mélo larmoyant, en sorte que la dénonciation exemplaire du fait divers s'abîme elle-même dans le pathos du fait divers. Donner plus de complexité à chacun des personnages aurait peut-être permis d'éviter ce glissement, souvent imputable au fait que le texte en fait trop et toujours de la même manière dans l'utilisation du langage populaire — enlever 80% des «criss» de ponctuation n'aurait par exemple pas nui. Cela dit, il y a de bons moments, des enchaînements de dialogues brillants et des morceaux de bravoure rhétorique de la meilleure veine : le monologue de l'infirmière de nuit (Christiane Pasquier), imbibé de bout en bout par les phrases mécaniques de la routine, est un modèle du genre; Micheline Bernard (Carole) parvient à résister à l'énorme présence de Michel Daigle (le père) avec beaucoup de panache. Le tout a lieu dans les nouvelles installations de La Licorne, remarquables à tous égards, même s'il arrive quelquefois, au détour d'un changement d'angle, que le spectateur se prenne un feu de projecteur dans l'oeil.

pierre popovic

Louise Laprade (la mère), Michel Hinton (le pianiste) et Christiane Pasquier (l'infirmière de nuit) dans *Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes* de Marie Laberge.
Photo : Michel Dubreuil.